



HOW GOES THE WORLD?

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

5 FEVRIER 2014

n° 86

À la place de ce RIEN

(Nous sommes tous des Louis XVI)

Il y a une écologie des mauvaises idées, comme il y a une écologie des mauvaises herbes : les plus sottes et les plus nuisibles prolifèrent et il est souvent difficile de s'en débarrasser ; les bonnes demandent du labeur, de la patience et de l'obstination. Ainsi nous vivons, ainsi nous mourrons, croyant percevoir quelque chose du monde, quand ses plus profondes perspectives, ses changements les plus signifiants nous échappent, recouverts qu'ils sont par des cadres préétablis, une surface de sens et de querelles entendues – nous avançons à l'aveugle, persuadés d'être éblouis par la lumière, quand nous ne faisons que marcher à tâtons, une main après l'autre, pour explorer le tunnel qui aura tôt ou tard raison de nous.

Dans le carnet où Louis XVI notait au jour le jour les faits et gestes de sa royale existence, on trouve, à la date du 14 juillet 1789 en belles lettres rondes et manuscrites : aujourd'hui, « RIEN ».

14 juillet 1789

RIEN

Les historiens, bien sûr, n'ont pas cessé de se moquer de ce pauvre souverain si aveugle qu'il n'avait pas vu venir l'étincelle d'où allait jaillir l'incendie démocratique.

RIEN, l'imbécile ! L'innocent !

RIEN, quand la Bastille, orgueilleusement protégée par ses quatre-vingt-deux invalides, ses trente-deux gardes suisses et ses sept ridicules prisonniers, était prise d'assaut par le peuple parisien et rendue à l'orage révolutionnaire, RIEN, quand les mercenaires encerclaient la ville, RIEN, quand les émeutiers tranchaient au canif la tête de de Launay avant de la promener sur une pique dans les rues de la ville, RIEN, quand Beaumarchais allait fouiller les archives du lieutenant de police de Paris et emportait dans sa chambre les précieuses archives qu'on lui demanderait de restituer quelques jours plus tard.

La première scène de *Timon d'Athènes* de William Shakespeare s'ouvre sur un événement assez semblable au RIEN gribouillé par notre pauvre souverain : nous découvrons Le Poète – d'un côté – et Le Peintre – d'un autre – se saluant d'un « bonjour monsieur » et d'un « ravi de vous rencontrer » qui n'aurait pas eu un grand intérêt si le premier n'avait ajouté : « Comment va le monde ? » ce à quoi le second devait répondre par un : « Il s'use, monsieur, en vieillissant », variante sombre du « vous le voyez vous même » que Macduff jetait en pâture à un Ross qui lui adressait la même question. Mais le Poète de *Timon d'Athènes*, plus coriace ou loquace que notre Macduff, ne s'en tient pas là. Bien au contraire. Et voilà qu'il surenchérit : « Oui, c'est connu. / Mais quoi de singulier, d'étrange, dont les annales ne regorgent d'exemples ? » Au commentaire du Peintre, le Poète ne peut répondre que par le constat désabusé ou le désir boulimique du nouveau, triste répétition du RIEN dans les pages d'un nouveau jour qu'écrivait la rencontre.

RIEN, les imbéciles ! Les innocents !

Et pourtant ce RIEN c'est le même que nous copions chaque jour dans nos carnets, c'est le même RIEN qui vient s'inscrire sur chaque page de notre existence, RIEN, car nous marchons sans chercher à voir ce qui se découvre, timide, discret, sous la page qui dit déjà le lendemain, RIEN, et chacun de nous l'aura écrit ce mot, et avec quelle complaisance et avec quelle délectation en plus – RIEN car la force d'émerveillement, la violence et la rigueur que demandent le regard lucide, la puissance du renouveau, l'âpreté de l'absence de complaisance, la lucidité devant la tâche qui reste encore à accomplir, tout cela en vérité nous apparaît comme de bien pires maux et nous préférons couvrir d'un voile pudique ce qui pourrait nous appeler plus loin, ce qui pourrait exiger de nous d'être plus grands que nous-même, trouvant dans le plaisir de la plainte et du consentement, dans la résignation et l'accommodement des jouissances ô combien préférables car plus faciles et à portée du moindre hochement de tête.

Pourtant, en chacun de nous parle parfois une tristesse, une sourde nostalgie, une douleur aigue, une drôle de petite voix qui, lisant ces mots, dira « je sais », « je comprends », « je sais et je ne veux pas savoir », et ce cri qui nous traverse tous et que nous nous empressons d'étouffer, ce cri d'enfant qui geint nous rappelle que nous ne voulions pas de ça, que nous n'avons pas pu rêver que la vie soit seulement cela, cri, gesticulation, pulmonation, et manger et pisser et boire et baiser et contingence sexuelle et merci d'être venu en route pour l'échafaud, ça qui serait la vie, non, nous avons tous en nous ce souhait de croire qu'en ce monstre aveugle que chaque homme est devenu il y a une lumière tapie, le souhait de croire qu'un regard vaudrait pour solidarité et permettrait d'éviter le sacrifice que prépare chaque groupe avec une joie cruelle, le souhait de croire qu'un élan suffirait à découvrir l'horizon qui manque à ce monde fini, le souhait de croire que des puissances occultes influent, que des voix murmurent dans la nuit pour nous guider vers la lumière, qu'un dieu existe qui ordonne l'existence qui nous fuit entre les mains comme une méchante poussière, qu'il y a une clef à ce chaos humain qui s'en va vers le rien avec l'entêtement de ces bêtes éblouies par le pinceau des phares et qu'on conduit à l'abattoir.

Souhaits, quand il faudrait être à nous-même cette lumière, cet horizon et cet élan.

Souhaits et mauvais désirs qui, une fois encore, sont parole donnée à la paresse qui grogne en nous.

Et c'est ce désir d'élection, ce désir d'accomplissement que portait Macbeth quand il croisa sur la lande désertée le chiffre secret de ses désirs, l'appel du nouveau qui existe en chacun, et qui se rassure en croyant découvrir RIEN qui ne puisse être engageant, neuf, ou enthousiasmant, RIEN – et disant cela nous suçons alors le même RIEN que Louis XVI écrivait benoîtement sur ses pages le 14 juillet 1789 alors que la prise de la Bastille annonçait la naissance de l'homme démocratique, la naissance de l'homme libre, de l'homme égal, de l'homme fraternel.

Les changements sont visibles pour qui sait les voir et surtout pour qui veut leur prêter main forte – voilà ce que nous dit Macbeth sous le drame de sa démesure, sous le drame de son ambition, sous le drame de sa croyance – le changement ne vient pas du dehors, il ne viendra pas un jour frapper à notre fenêtre en nous demandant de partir avec lui, non, c'est chaque jour qu'il faudra le chercher, chaque jour qu'il faudra l'élever et consentir à l'exigence, et tenir tête contre ce qui nous nie ou qui en nous se complaît, et accepter de défaire ce qu'une vie de confort et de consolation a patiemment noué pour nous, en l'absence de nous.

Chaque jour une quantité toujours plus grande de temps est rendue disponible par les progrès scientifiques et sociaux, chaque jour grâce aux machines, grâce à la mécanisation, grâce à la technique nous libérons des pages et des pages blanches pour

que d'autres puissent écrire une seule et même chose : RIEN ! Tout ce temps libéré pour quoi ? Pour l'équivalence des biens matériels et immatériels, pour le désœuvrement, l'oppression, les particularismes et la solitude, pour la rivalité du tous contre tous, pour les calibrages identitaires et nationalistes, pour le bonheur des CSP+, pour le parage réactionnaire, pour le fanatisme religieux, pour l'oppression des femmes, pour 3h47 de télévision quotidienne, pour 60kg de sucre, 374kg d'ordure par an par habitant, pour un vol vers l'Inde un autre vers la Tunisie, pour une semaine d'hôtel déclassée offre luxe incroyable dernière chance cliquez maintenant, pour l'accumulation du capital et du spectacle, pour l'étalonnage des valeurs, pour la cotation en temps réel, pour l'OMC, l'OCD, l'OMPI, l'AGESSA, les ZEP, les ZUT et les ZAT, pour le symptôme, pour les petites ambitions, pour les prés-carrés et les chacun chez soi, blanc et noir et blanc et noir et « oui, c'est connu » : des dimensions de la subjectivité s'érodent ou se replient sur des archaïsmes, la puissance intacte du nouveau s'effondre dans un lent mouvement de fascisation de notre Europe si humaniste, et chacun se rassure en rangeant dans les tiroirs les vieilles idéologies univoques, les machines à vapeur pour petites pensées, quand nous devrions tous chercher ces lignes qui nous permettrons de cesser d'écrire ce RIEN sur chacune de nos pages, quand nous devrions tous, ensemble, chercher, dans les domaines les plus variés, et à toutes les échelles, aussi bien individuelles que collectives, ce qui nous ouvrira au changement, à la réinvention, au devenir, quand nous devrions tous inventer les moyens de produire une existence humaine inédite dans un contexte historique inédit.

Sous une forme désastreuse, excessive et aveuglée, Macbeth fait le récit d'une inauguration, le récit d'une insurrection, le récit d'une tentative, d'un passage à l'acte, d'une rupture. Il ouvre sur une mauvaise fiction – mais il raconte, par l'expérience du négatif, quelque chose d'un rêve, quelque chose d'un changement, quelque chose d'une pratique effective d'expérimentation engagée à un niveau individuel et portée à une plus grande échelle, quelque chose comme une première pierre apportée à ce nouvel édifice que demain construira, édifice d'où pourront émerger de nouveaux modes du sensible, ouverts à l'art, à la recherche, à la culture et à la revalorisation de l'environnement, édifice où chacun devra répondre pour lui-même et pour autrui : que voudriez-vous écrire à la place de ce RIEN ?

HOW GOES THE WORLD?



Une île à sa mesure

Il est rare de voir un naufrage dont l'issue directe est le retour sur un continent, quel qu'il soit. Personne ne fait naufrage sur les côtes du Maroc, de l'Argentine, de la Chine ou de l'Irlande. Par contre, tous les naufragés qui survivent atterrissent bien sur une île.

Les îles sur lesquelles accostent les rescapés présentent une topographie assez similaire : elles offrent d'abord à la vue une plage de sable de type Caribéen, donnant directement sur une forêt remplie de fruits. Entre ces arbres sillonne un cours d'eau douce – donc potable. Il arrive qu'en s'enfonçant dans les profondeurs sombres de l'île, on peut découvrir un massif rocheux d'une certaine altitude.

Si toutes ces îles sont identiques, n'allez pas croire que tous les auteurs qui les ont décrites comme telles souffraient de la goutte au nerf de l'imagination. La topographie de ces îles n'est ni décorative ni esthétique. Elle permet de répondre à des problématiques inhérentes à la fiction qu'ils développent en ces lieux. Chacun des éléments topographiques répond à une double fonction : pratique et symbolique.

La plage est un lieu ouvert, une interface avec le monde extérieur, l'accès à la mer donne la possibilité de pêcher et l'eau douce de la rivière permet de boire et de se laver. La profonde forêt, lieu symbolique de la dispersion métaphysique, donne avec utilité l'accès à des fruits, des baies, des racines et de petits animaux dont il est possible de se nourrir. Le bois mort permet aussi de faire du feu, de construire des abris. La montagne, si elle peut parfois servir de refuge dans d'éventuelles grottes, permet essentiellement d'introduire une verticalité visuelle et symbolique, une ouverture vers le sacré. L'île est alors un lieu de nature brute où il faut tout inventer.

Tout est alors réuni pour permettre à une petite communauté de survivre dans ces lieux sans souffrir de la faim ou de la soif pendant une certaine durée. C'est là que l'aventure commence.

Parce que l'île est un lieu coupé du monde, elle a semblé à de nombreux auteurs le lieu propice à des expérimentations sociales et politiques. Vierge de toute trace de civilisation, l'homme coupé du monde peut revenir à un état antérieur à celui des dérives sociales. Il a la possibilité de reconstruire le lieu et le monde tel qu'il le rêve puisqu'il ne s'inscrit dans aucune structure. C'est là le principe de l'utopie, du grec *u – topos*, c'est-à-dire « le lieu qui n'existe pas ». Ce lieu est alors à la fois l'île, pas encore foulée par le pas de l'homme moderne, dont l'harmonie parfaite n'est possible qu'en fantasme, mais aussi la société que conçoit la communauté isolée sur l'île et contrainte de s'organiser pour vivre ensemble.

L'île est alors un lieu d'expérimentation. La topographie de l'île n'est pas déterminante concernant le résultat de l'expérience mais en donne les conditions qui sont ainsi posées : « Que se passe-t-il si une collectivité humaine doit s'organiser seule et sans recours possible à

la société d'où elle est issue et sans que se pose le problème des ressources primaires. ». La survie est certes le but affiché mais il s'agit en fait d'un prétexte. Si nourriture, eau et abris sont à portée de main, ce sont en fait les problématiques sociales et politiques du vivre ensemble qui sont déterminantes.

Comme pour l'île, *Macbeth* est le lieu d'une expérimentation politique. Bien sûr, les conditions de l'expérimentation ne sont pas les mêmes. Pas d'île, pas de survie en lieu sauvage. Chez Shakespeare, on se demande plutôt : « Que se passe-t-il si l'on instaure un régime méritocratique en rompant avec la tradition par le meurtre ? ». Si le lieu au départ n'est pas le lieu clos propre à l'utopie, celui-ci se ferme progressivement jusqu'à la fin où Macbeth est enfermé dans sa forteresse et en solidifie les fortifications. Shakespeare tisse alors des liens très forts entre le politique, le symbolique et le psychique. Tandis que l'expérience du régime méritocratique est un présupposé politique expérimentable, le lien entre le chef et son royaume se dérègle sur le plan psychique à partir de l'acte symbolique du meurtre du roi comme pour assassiner le passé.

Dès lors, la réponse qu'oppose Macduff (« Voyez vous-même ») à la question de Ross (« Comment va le monde, monsieur ? ») prend tout son sens. Macduff, qui déjà se retire de Forres, prend le rôle d'observateur sur l'expérience que propose Macbeth. S'il a senti le bouleversement, il ne se prononce pas d'emblée, il observe, et invite Ross, comme le public, à en faire de même.

Camille Khoury

Miroir, mon beau miroir

En ces temps-là, le temps n'existait pas.

Dieu, ou l'Être, le Un, l'Infini – on appellera « ça » comme bon nous semble – se promenait. Sans un mouvement : puisque l'espace n'avait pas de limite, alors où aller ? Il se promenait nulle part, sans bouger. Heureux. Rien n'avait encore commencé, Il était tout et rien à la fois, et tout ce qu'il allait engendrer se tenait déjà là, en puissance, et était comme Lui, était Lui, tout et rien.

Il se mit face à un miroir imaginaire – et c'est là que pour la première fois quelque chose commença. Ce reflet qu'Il voyait Il imagina qu'il devenait autonome. Qu'il se détachait de Lui pour devenir indépendant et vivre par soi, entier dans sa solitude. Le reflet se détacha, l'être humain apparût. Eclorèrent avec lui ses espoirs et ses angoisses, sa peine et sa joie. Son monde.

La Terre, avancement certains scientifiques très sérieux dont on simplifie à outrance ici les propos, serait en fait le reflet inversé d'un autre monde. Si, si, ils peuvent le prouver. Croyons-les un instant, ou plus si cela *nous chante*. Nous vivrions donc au sein d'une sorte de mirage halluciné d'un monde autre, dans le reflet d'une étoile qui nous serait extérieure mais qui serait pourtant matrice de notre être... embryonnée quelque part en nous, enfouie dans la galaxie qui tourne au creux de notre ventre.

Mais alors, où est l'endroit où est l'envers ?

« *Tu me fais tourner la tête* » chante la chanson. Tu me mets la tête à l'envers, tu me retournes.

N'est-ce pas l'Amour, cet Amour pour un autre que moi qui me retourne et me renverse, qui m'offre justement, dans l'immense clarté d'une aurore sans tâche, une part de vérité sur moi-même et sur le monde ? L'Amour vibre parfois comme une chanson venue de l'au-delà et qui semble entrer en résonnance avec le cosmos entier, qui semble me précéder, provenir de bien avant moi et qui, à n'en pas douter, me succèdera, sera ancrée dans la mémoire de toutes les choses de ce monde même lorsque je n'y serai plus.

Alors toi Amour qui me retourne et me fais voir le monde à l'envers... tu m'en offres peut-être l'image originale, la beauté originelle.

Et Macbeth reçoit la vérité au visage à travers un miroir. Il exige des sorcières qu'elles lui dévoilent la vérité sur sa postérité : sa descendance trônera-t-elle encore sur l'Ecosse ? Alors les ombres se meuvent, les fantômes surgissent et un spectacle de huit rois apparaît sous ses yeux :

... Mais voilà maintenant le huitième qui tient un miroir et m'en montre toute une série. Et je vois que certains portent un double globe avec un triple sceptre. Vision d'horreur ! Je vois à présent qu'elle est véridique, car Banquo tout sanguinolent me sourit et les désigne comme ses héritiers.

Le huitième roi, chiffre de l'infini et de la globalité, multiplie par son miroir les descendants qui ne sont pas ceux de Macbeth mais bien ceux de Banquo, l'ennemi premier. Ce fantôme retourne le temps pour ouvrir à Macbeth la porte de l'avenir ; celui-ci contemple la vérité dans le miroir, et face au temps inversé se retrouve « bouche bée ». Lui, le pire des tyrans, perd ses moyens face au reflet de son avenir, face à la révélation que le temps vient de lui faire.

Avez-vous déjà essayé de vous retourner et de vous mettre la tête à l'envers ? Physiquement, corporellement, j'inverse le reflet que je suis en me retournant : vous pouvez par exemple faire l'arbre droit ou bien vous allonger quelque part et laisser pendre votre tête dans le vide, le menton tourné vers le plafond (ou le ciel) et les cheveux descendant vers le sol, racines brunes, blondes, grises, rousses ou blanches cherchant à s'ancrer dans la terre. Le ciel devient votre nouveau sol... et le monde alors vous ouvre ses grands bras de liberté. Gigantesque, il vous happe dans son immensité.

Cette part d'infini est à portée d'yeux chaque jour... Libre à nous d'aller y voguer de temps à autre, au fil d'une ballade ou d'un rêve, et de passer ainsi de l'autre côté des miroirs, dans l'envers du monde, à l'endroit de soi.

Manon Castellano

Mon cher cousin,

Nous avons gagné, l'Ecosse est sauvée, la tête ensanglantée de Macbeth a été brandie par d'innombrables mains, nous avons joué de la cornemuse et bu à la victoire, jusqu'à en tomber à la renverse, kilt retourné, nous avons bien rit.

Maintenant, tout le monde est rentré se reposer chez soi. Maintenant, tout le monde peut dormir sur ses deux oreilles, du sommeil pesant de celui qui a agit comme il faut.

Maintenant je n'ai plus rien qui m'occupe l'esprit, pas de femme pas d'enfants, tu le sais, puisque c'est toi qui m'a annoncé leur mort sous les coups du tyran. Alors, maintenant, je me mets à ressasser – le début de la sénilité peut-être ? J'espère que mon esprit est quand même demeuré un peu plus vif que celui du vieux roi Duncan avant son assassinat. Tu te souviens de son état ? Et tu te souviens, après sa mort, tu m'as posé une question : « Comment va le monde , monsieur ? »

Moi, j'y ai beaucoup repensé – j'ai le temps, pas de femme, pas d'enfant, comme tu sais. J'y ai beaucoup repensé parce que je n'y avais pas pensé sur le moment, mais il y a quelque chose de bizarre dans cette question. D'habitude, quand on croise une connaissance, on lui demande « comment ça va », la personne comprend « comment tu vas », elle regarde son nombril et répond en fonction de ce qu'elle lit dedans. Pourtant, « ça », c'est vrai, peut tout désigner, y compris le tout, « le monde », bien que cela pose des problèmes théoriques puisque « ça », un indéfini, se réfère au « monde » qui doit être structuré, pour faire monde, c'est ce qu'ils disent tous, même s'ils ne donnent pas de plan pour la construire cette structure. Je ne sais pas si tu pensais à tout ça quand nous nous sommes croisé après la mort du roi.

Je ne te l'ai pas encore dit mais je me suis mis à la philosophie, en attendant la prochaine guerre, pour m'occuper, car vois-tu, pas de femme pas d'enfants. En tout cas moi je ne pensais pas à ça quand tu me l'as demandé, j'avais une femme et des enfants.

Toujours est-il que tu savais tout aussi bien que moi comment allait le monde, tu savais qu'il était sans dessus-dessous, que les chevaux du roi s'étaient entre dévorés, que jour et nuit oscillaient sans aucune logique. Alors, que voulais-tu dire ?

Malgré ta mine de boucher parfait, tu n'es pas qu'une brute – tu as d'ailleurs toujours su choisir le camp qu'il fallait au moment où il fallait, tu as toujours senti vers où soufflait le vent et tu y as gonflé tes voiles. Je ne t'écris pas pour te faire des reproches et je rappelle tout ça, uniquement parce que c'est en y repensant que j'ai trouvé une possible interprétation de tes paroles : « comment va le monde ? », soit « où va le monde ? », donc, « vers quel monde tu penches, toi à qui je pose la question » - c'est-à-dire moi, à l'époque.

A l'époque je n'allais pas au couronnement de Macbeth, toi tu y allais. Ton monde est allé de travers, tu le sais et tu le savais déjà alors. Puis tu nous as rejoints, comme tant d'autres, quand ce monde désaxé a vacillé, tu nous as aidé à le mettre à bas et te voilà tout prêt à soutenir le nouveau roi pour ériger un nouveau monde. Mais, vois-tu, c'est moi qui ai tué Macbeth, c'est moi qui suis sorti vainqueur, le héros de la guerre. Je ne suis pas roi, mais je suis allé chercher le roi. Je ne gouverne pas, mais je sais de quel monde nous avons besoin.

Alors, à ton avis, comment va le monde tant qu'il aura pour base des personnes versatiles prêtes à choisir le pire pour profiter du meilleur ? J'ai innocemment posé cette question au jeune roi.

Je pense que tu ferais mieux d'aller te préoccuper du monde ailleurs si tu ne veux pas être expédié tout droit dans un autre monde.

Ton dévoué cousin,

Macduff

[alias Capucine Berthon]

HOW GOES THE WORLD?



Cockspur Club, 1855

© Brewer, Invent

Anarchy In The U.K.

Sex Pistols

Right! now
ha ha ha ha ha...

I am an antichrist
I am an anarchist
Don't know what I want
But I know how to get it
I wanna destroy passerby

'Cause I wanna be Anarchy
No dogsbody

Anarchy for the UK
It's coming sometime and maybe
I give a wrong time stop at traffic line
Your future dream is a shopping scheme

'Cause I wanna be Anarchy
In the city

How many ways to get what you want
I use the best
I use the rest
I use the N.M.E
I use Anarchy

'Cause I wanna be Anarchy
It's the only way to be

Is this the M.P.L.A or
Is this the U.D.A or
Is this the I.R.A
I thought it was the UK
Or just another country
Another council tenancy

I wanna be Anarchy
And I wanna be Anarchy
(Oh what a name)
And I wanna be anarchist
I get pissed, destroy!

I

VINGT ANS. Vingt ans de contre-révolution. De contre-révolution préventive.

En Italie.

Et ailleurs.

Vingt ans d'un sommeil hérissé de grillages, peuplé de vigiles. D'un sommeil *des corps*, imposé par couvre-feu.

Vingt ans. Le passé ne passe pas. Parce que la guerre continue. Se ramifie. Se prolonge.

Dans une réticulation mondiale de dispositifs locaux. Dans un calibrage inédit des subjectivités. Dans une nouvelle paix de surface.

Une paix *armée*

Bien faite pour couvrir le déroulement d'une imperceptible guerre civile.

Il y a vingt ans, c'était

le punk, le mouvement de 77, l'aire de l'Autonomie,

les Indiens métropolitains et la guérilla diffuse.

D'un coup surgissant,

comme issu de quelque région souterraine de la civilisation,

tout un contre-monde de subjectivités

qui ne voulaient plus consommer, qui ne voulaient plus produire,

qui ne voulaient même plus être des subjectivités.

La révolution était moléculaire, la contre-révolution ne le fut pas moins.

ON disposa offensivement,

puis durablement,

toute une complexe machine à neutraliser ce qui est porteur d'intensité. Une machine à

désamorcer tout ce qui pourrait exploser.

Tout les individus à risque,

les corps indociles,

les agrégations humaines autonomes,

Puis ce furent vingt ans de bêtise, de vulgarité, d'isolement et de désolation.

Comment faire ?

Se relever. Relever *la tête*. Par choix ou par nécessité. Peu importe, vraiment, désormais.

Se regarder dans les yeux et se dire qu'on recommence. Que tout le monde la sache, au plus vite.

On recommence.

Finis la résistance passive, l'exil intérieur, le conflit par soustraction, la survie. On recommence. En vingt ans, on a eu le temps de voir. On a compris. La démocratie pour tous, la lutte « anti-terroriste », les massacres d'Etat, la restructuration capitaliste et son

Tiqqun, Comment faire ?

Grand Œuvre d'épuration sociale,

par sélection,

par précarisation,

par normalisation,

par « modernisation »,

On a vu, on a compris. Les méthodes et les buts. Le destin qu'ON nous réserve. Celui qu'ON nous refuse. L'état d'exception. Les lois qui mettent la police, l'administration, la magistrature au-dessus des lois. La judiciarisation, la psychiatrie, la médicalisation de tout ce qui sort du cadre. De tout ce qui *fuit*.

On a vu. On a compris. Les méthodes et les buts.

Quand le pouvoir établit en temps réel sa propre légitimité, quand sa violence devient préventive

et que son droit est un « droit d'ingérence »,

alors il ne sert plus à rien d'avoir raison. D'avoir raison *contre lui*.

Il faut être plus fort, ou plus rusé. C'est pour ça aussi

qu'on recommence.

Recommencer n'est jamais recommencer quelque chose. Ni reprendre une affaire là où on l'avait laissée. Ce que l'on recommence est toujours *autre chose*. Est toujours inouï.

Parce que ce n'est pas le passé qui nous pousse, mais précisément ce qui en lui

n'est pas

advenu.

Et parce que c'est aussi bien *nous-mêmes*, alors qui recommençons.

Recommencer veut dire : sortir de la suspension. Rétablir le contact entre nos devenirs.

Partir,

à nouveau,

de là où nous sommes,

maintenant.

Par exemple, il y a des coups

qu'ON ne nous fera plus.

Le coup de « la société ». A transformer. A détruire. A rendre meilleure.

Le coup du pacte social. Que certains briseraient tandis que les autres peuvent feindre de le « restaurer ».

Ces coups-là, ON ne nous les fera plus,

Il faut être un élément militant de la petite-bourgeoise planétaire,

un *citoyen* vraiment

Pour ne pas voir qu'elle n'existe plus,

La société.

Qu'elle a implosé. Qu'elle n'est plus qu'un argument pour la terreur de ceux qui disent la re/présenter.

Elle qui s'est absentée.

Tout ce qui est social nous est devenu étranger.

Nous nous considérons comme absolument déliés de toute obligation, de toute prérogative, de toute appartenance sociales.

« la société », c'est le nom qu'à souvent reçu l'Irréparable parmi ceux qui voulaient aussi en faire l'Inassumable.

Qui se refuse à ce leurre devra faire un pas d'écart.

Opérer

un léger déplacement d'avec la commune logique

de l'Empire et de sa contestation, celle de la *mobilisation*,

d'avec leur commune temporalité, celle de *l'urgence*.

Recommencer veut dire : habiter cet écart. Assumer la schizophrénie capitaliste dans le sens d'une croissante faculté de *désubjectivation*.

Désserter *tout en gardant les armes*.

Fuir imperceptiblement.

Recommencer veut dire : rallier la sécession sociale, l'opacité, entrer en *démobilisation*,

soutirant aujourd'hui à tel ou tel réseau impérial de production-consommation les moyens de vivre et de lutter pour, au moment choisi, le saborder.

Nous parlons d'une nouvelle guerre, d'une nouvelle guerre *de partisans*. Sans front ni uniforme, sans armée ni bataille décisive.

Une guerre dont les foyers se déploient à l'écart des flux marchands quoique branchés sur eux.

Nous parlons d'une guerre toute en latence. Qui a le temps.

Qui se livre là où nous sommes.

Au nom de personne.

Au nom de notre existence même, qui n'a pas de nom.

Opérer ce léger déplacement.

Ne plus craindre son temps.

« Ne pas craindre son temps est une question d'espace ».

Dans le squatt. Dans l'orgie. Dans l'émeute. Dans le train ou le village occupé.

A la recherche, au milieu d'inconnus, d'une *free party* introuvable. Je fais l'expérience de ce léger déplacement. L'expérience de ma désubjectivation. Je *deviens*

une singularité quelconque. Un *jeu* s'insinue entre ma présence et tout l'appareil de qualités qui me sont ordinairement attachées.

Dans les yeux d'un être qui, présent, veut m'estimer *pour ce que je suis*, je savoure la déception, *sa* déception de me voir devenu si commun, si parfaitement *accessible*. Dans les gestes d'un autre, c'est une inattendue complicité.

Tout ce qui m'isole comme *objet*, comme corps doté d'une configuration publique d'attributs, je le sens fondre. Les corps s'effrangent à leur limite. A leur limite, s'indistinguent. Quartier suivant quartier, le quelconque ruine l'équivalence. Et je parviens à une nudité nouvelle,

à une nudité *impropre*, comme vêtue d'amour.

S'évade-t-on jamais seul de la prison du Moi ?

Dans le squatt. Dans l'orgie. Dans l'émeute. Dans le train ou le village occupé. Nous nous retrouvons.

Nous nous retrouvons

en *singularités quelconques*. C'est-à-dire

non sur la base d'une commune appartenance, mais d'une *commune présence*.

C'est cela

notre besoin de communisme. Le besoin d'espaces de nuit, où nous puissions

Nous retrouver

Par-delà

nos prédicats.

Par-delà la *hymnie* de la reconnaissance. Qui impose la re/connaissance comme distance

finale entre les corps. Comme inéluçable séparation.

Tout ce que l'ON – le fiancé, la famille, le milieu, l'entreprise, l'Etat, l'opinion – me

Reconnait, c'est par là que l'ON croit me tenir.

Par le rappel constant de ce que je suis, de mes qualités, ON voudrait m'abstraire de chaque situation, ON voudrait m'extorquer en toute circonstance une fidélité à moi-même qui est une fidélité à *mes prédicats*.

ON attend de moi que je me comporte en homme, en employé, en chômeur, en mère, en militant ou en philosophe.

ON veut contenir entre les bornes d'une identité le cours imprévisible de mes devenirs.

ON veut me convertir à la religion d'une cohérence

Que l'on a choisie pour moi.

→ Plus je suis *reconnue*, plus mes gestes sont entravés, *intérieurement* entravés. Me voilà prise dans le maillage ultra-serré du nouveau pouvoir. Dans les rets impalpables de la nouvelle police : LA POLICE IMPÉRIALE DES QUALITÉS.

Il y a tout un réseau de dispositifs où je me coule pour m'« intégrer », et qui m'*incorporent* ces qualités.

Tout un petit système de fichage, d'identification et de flicage mutuels.

Tout une prescription diffuse de l'absence.

Tout un appareil de contrôle comporte/mental, qui vise au panoptisme, à la privatisation

transparentielle, à l'atomisation.

Et dans lequel je me débats.

J'ai besoin de devenir anonyme. Pour être présente.

Plus je suis anonyme, plus je suis présente.

J'ai besoin de zones d'indistinction

pour accéder au Commun.

Pour ne plus me reconnaître dans mon nom. Pour ne plus entendre dans mon nom que la voix qui l'appelle.

Pour faire consister le *comment* des êtres, non ce qu'ils sont, mais *comment* ils sont ce qu'ils sont. Leur forme-de-vie.

J'ai besoin de zones d'opacité où les attributs,

Même criminels, même géniaux,

Ne séparent plus les corps.

Devenir quelconque. Devenir une *singularité* quelconque, n'est pas donné.

Toujours possible, mais jamais donné.

Il y a une *politique* de la singularité quelconque.

Qui consiste à arracher à l'Empire

Les conditions et les moyens,

même intersticiels,

De s'éprouver comme tel.

C'est une politique, parce qu'elle suppose une capacité d'affrontement,

Et qu'une nouvelle agrégation humaine

lui corresponde.

→ Politique de la singularité quelconque : dégager ces espaces où aucun acte n'est plus assignable à aucun corps donné.

→ Où les corps retrouvent l'aptitude au *geste* que la savante distribution des dispositifs

métropolitains — ordinateurs, automobiles, écoles, caméras, portables, salles de sport,

hôtels, télévisions, cinémas, etc. — leur avait dérobée.

→ En les reconnaissant.

En les immobilisant.

En les faisant tourner à vide.

En faisant exister la tête séparément du corps.

Politique de la singularité quelconque.

Un devenir-quelconque est plus révolutionnaire que n'importe quel être-quelconque.

Libérer des espaces nous libère cent fois plus que n'importe quel « espace libéré ».

Plus que de mettre en acte un pouvoir, je joue de la mise en circulation de ma puissance.

La politique de la singularité quelconque réside dans l'offensive. Dans les circonstances,

les moments et les lieux où seront arrachés

les circonstances, les moments et les lieux

d'un tel anonymat,

d'un arrêt momentanément en état de simplicité,

l'occasion d'extraire de toutes nos formes la *pure adéquation à la présence*,

l'occasion d'être, enfin,

là.

II

COMMENT FAIRE ? Non pas *Que faire* ? *Comment faire* ? La question des moyens.

Pas celle des buts, des *objectifs*,

de ce qu'il y a à *faire*, stratégiquement, dans l'absolu.

Celle de ce que l'on *peut* faire, tactiquement, en situation,

et de l'*acquisition* de cette puissance.

Comment faire ? Comment désertir ? Comment ça marche ? Comment conjuguer mes

blessures et le communisme ? Comment rester en guerre sans perdre la tendresse ?

La question est technique. Pas un problème. Les problèmes sont rentables.

Ils nourrissent les experts.

Une question.

Technique. Qui se redouble en question des techniques de *transmission* de ces techniques.

Comment faire ? Le résultat contredit toujours au but. Parce que poser un but

est encore un moyen,

un *autre* moyen.

Que faire ? Babeuf, Tchernychevski, Lénine. La virilité classique réclame un antalgique,

un mirage, quelque chose. Un *moyen* pour *s'ignorer* encore un peu. En tant que présence.

En tant que forme-de-vie. En tant qu'être en *situation*, doté d'inclinations.

D'inclinations *déterminées*.

Que faire ? Le volontarisme comme ultime nihilisme. Comme nihilisme propre

à la *virilité classique*.

Que faire ? La réponse est simple : se soumettre encore une fois à la logique de la

mobilisation, à la temporalité de l'urgence. Sous prétexte de rébellion. ~~Plus~~

Je voudrais pas crever

Boris Vian

Je voudrais pas crever
Avant d'avoir connu
Les chiens noirs du Mexique
Qui dorment sans rêver
Les singes à cul nu
Dévoreurs de tropiques
Les araignées d'argent
Au nid truffé de bulles
Je voudrais pas crever
Sans savoir si la lune
Sous son faux air de thune
A un coté pointu
Si le soleil est froid
Si les quatre saisons
Ne sont vraiment que quatre
Sans avoir essayé
De porter une robe
Sur les grands boulevards
Sans avoir regardé
Dans un regard d'égout
Sans avoir mis mon zobe
Dans des coinstots bizarres
Je voudrais pas finir
Sans connaître la lèpre
Ou les sept maladies
Qu'on attrape là-bas
Le bon ni le mauvais
Ne me feraient de peine
Si si si je savais
Que j'en aurai l'étrenne
Et il y a z aussi
Tout ce que je connais
Tout ce que j'apprécie
Que je sais qui me plaît
Le fond vert de la mer
Où valsent les brins d'algues
Sur le sable ondulé
L'herbe grillée de juin
La terre qui craquelle
L'odeur des conifères
Et les baisers de celle
Que ceci que cela

La belle que voilà
Mon Ourson, l'Ursula
Je voudrais pas crever
Avant d'avoir usé
Sa bouche avec ma bouche
Son corps avec mes mains
Le reste avec mes yeux
J'en dis pas plus faut bien
Rester révérencieux
Je voudrais pas mourir
Sans qu'on ait inventé
Les roses éternelles
La journée de deux heures
La mer à la montagne
La montagne à la mer
La fin de la douleur
Les journaux en couleur
Tous les enfants contents
Et tant de trucs encore
Qui dorment dans les crânes
Des géniaux ingénieurs
Des jardiniers joviaux
Des soucieux socialistes
Des urbains urbanistes
Et des pensifs penseurs
Tant de choses à voir
A voir et à z-entendre
Tant de temps à attendre
A chercher dans le noir
Et moi je vois la fin
Qui grouille et qui s'amène
Avec sa gueule moche
Et qui m'ouvre ses bras
De grenouille bancroche
Je voudrais pas crever
Non monsieur non madame
Avant d'avoir tâté
Le goût qui me tourmente
Le goût qu'est le plus fort
Je voudrais pas crever
Avant d'avoir goûté
La saveur de la mort...

HOW GOES THE WORLD?



de profiter de tout ce qu'ils contiennent, d'en faire notre chair spirituelle et notre âme, de vivre. Vivre n'a pas d'autre sens que ça.

Tout ce que nous propose la civilisation, tout ce qu'elle nous apporte, tout ce qu'elle nous apportera, rien n'est rien si nous ne comprenons pas qu'il est plus émouvant pour chacun de nous de vivre un jour que de réussir en avion le raid sans escales Paris-Paris autour du monde.

Cette heure trouble où les jours se séparent de la nuit, où l'ombre se dépose dans les vallées de la terre, où le ciel s'éclaire, où tout est comme un vase qu'on a longtemps agité et qui maintenant va avoir son repos et sa clarification. Le rossignol a changé son chant. Ce n'est plus ce ruissellement de musique dont il a noyé sa femelle — et elle est sur la branche du tilleul, désolée mais lourde et sourde, et elle a fermé ses petites paupières rondes et le vent la balance du même balancement que les feuilles — ce n'est plus ce fleuve sonore, c'est une longue note à peine un peu tremblante. Longue comme ce déchirement de l'aube là-bas, au-dessus des collines de l'Est. Des gouttes de rosée glissent le long des feuilles des arbres, puis tombent, et les arbres sont tout tremblants et il n'y a pas de vent, mais cependant voyez comme les aulnes et les peupliers frémissent. L'air est léger. Il a cette qualité des eaux de source dans la montagne : on arrive là; on a soif. On la voit verte, on la croit trop fraîche. On la boit, et alors on la trouve justement faite pour l'état exact de votre gosier et de votre corps à ce moment-là. Et vous repartez avec des forces nouvelles. Le soleil se lève. Avec lui les odeurs. Dans les lointaines collines, les lilas sont fleuris. Le fleuve a baissé là-bas, dans les fonds de la vallée, car l'odeur des limons vient de monter. Un écoureuil a écorché les hautes branches du bouleau; une odeur de miel vient de

RONDEUR DES JOURS

Les jours commencent et finissent dans une heure trouble de la nuit. Ils n'ont pas la forme longue, cette forme des choses qui vont vers des buts : la flèche, la route, la course de l'homme. Ils ont la forme ronde, cette forme des choses éternelles et statiques : le soleil, le monde, Dieu. La civilisation a voulu nous persuader que nous allons vers quelque chose, un but lointain.

Nous avons oublié que notre seul but, c'est vivre et que vivre nous le faisons chaque jour et tous les jours et qu'à toutes les heures de la journée nous atteignons notre but véritable si nous vivons. Tous les gens civilisés se représentent le jour comme commençant à l'aube ou un peu après, ou longtemps après, enfin à une heure fixé par le début de leur travail; qu'il s'allonge à travers leur travail, pendant ce qu'ils appellent « toute la journée »; puis qu'il finit quand ils ferment les paupières. Ce sont ceux-là qui disent : les jours sont longs.

Non, les jours sont ronds.

Nous n'allons vers rien, justement parce que nous allons vers tout, et tout est atteint du moment que nous avons tous nos sens prêts à sentir. Les jours sont des fruits et notre rôle est de les manger, de les goûter doucement ou voracement selon notre nature propre,

me lève comme le conducteur de quadrigue mettait le pied sur la plate-forme du char avant de se laisser emporter par la course de ses quatre chevaux.

Tous les matins ont une heure de l'ange. Une heure pendant laquelle battent doucement les ailes multicolores de l'annonciateur. Selon la saison, c'est parfois une longue pluie sombre qui arrive pendue sous le ventre du vent; ou bien c'est une pluie grise installée dans toute la largeur du ciel et qui grignote la terre, les branches nues et même les pierres poreuses des fontaines; ou bien c'est le clair soleil paisible et fleuri et dans le mouvement de bras d'un invisible semeur, la terre est ensemencée de poignées d'oiseaux, qui font crépiter les feuillages des arbres, ou bien c'est le vent. Cette heure est toute la bénédiction du jour. Elle est le commencement de tout ce qui est promis, de tout ce qui sera tenu, de tout ce qui est caché dans cette partie du ciel vierge où le soleil aujourd'hui n'a pas encore passé.

C'est l'heure du travail des champs. C'est le moment où la bêche vole et chante, où elle est bien aiguisée comme il faut, où la terre est meuble à souhait, où le cordeau bien tendu file tout droit le long des levées de terre où nous planterons les salades et les poireaux, les oignons et les aubergines. Nous aurons de l'indulgence pour le petit scarabée d'or qui s'épuise dans les fraisiers pour atteindre une fleur blanche. Nous regarderons l'abeille à peine éveillée, lourde encore de rosée et qui vient faire sa toilette sur le bourgeon rose de la vigne. Nous ne déchirerons pas la dentelle de l'araignée, et même nous regarderons la taupe, sans rien dire, sans bouger notre bêche, sans avoir envie de tuer, ému par la tristesse noire de cette petite bête fourrée, qui n'y voit pas et qui respire, extasiée sous les ailes multicolores de l'ange annonciateur. Puis nous irons fumer sous

Rondeur des jours

9

descendre. Les pluies passées ont découvert les racines d'un cyprès qui sentent l'anis. Une belette invisible court sous l'herbe du pré, et nous ne la voyons pas, nous voyons seulement l'agrette des avoines qui tremble, mais nous sentons toutes les odeurs de ces herbes que la belette charrie de ses petits bonds souples, la flouve, l'esparcette, la fétuque, le trèfle et le sainfoin, la pâquerette et les mille petites herbes collées contre la terre noire, et la terre noire elle-même, avec ses champignons, ses vers, ses petits morceaux de bois pourris.

Je suis couché et je dors. Comment le jour entre-t-il en moi? Dans le moment de cette heure trouble où le jour est né, moi-même endormi, ai été clarifié; les rêves se sont enfuis comme le vent des arbres et le sommeil s'est déposé lentement dans les vallées de mon corps. Déjà tout ce qui émerge — pareil au sommet des collines qui dans le monde au-dehors viennent se gonfler en bosses d'or — tout ce qui émerge du sommeil en moi prend vie et chante. Je suis encore endormi mais j'entends, je sens les odeurs, je bois instinctivement à la fraîche fontaine de l'air nouveau. Les bruits et les parfums me racontent des histoires que ma pensée toute libre enregistre. Par l'odeur d'anis j'ai vu, les yeux fermés, les racines noires du cyprès; par le chant du rossignol j'ai vu la dame rossignol ivre d'amour et de chanson nocturne, s'abandonner à la danse aurorale des feuilles; par le froissement de la prairie et les éclats de parfum qui jaillissent dans les bonds de la belette, comme des cymbales d'odeur, j'ai suivi la course de la belette fauve depuis le tronc du saule jusqu'à sa petite bauge chaude. Enfin mes paupières sont touchées d'un épi d'or. Je m'éveille. Le soleil est posé sur mon visage.

Le monde est là; j'en fais partie. Je n'ai d'autre but que de le comprendre et de le goûter avec mes sens. Et je



le soleil par le fond avec ces mille et mille armes terribles que brandissent les avoines, les fougues, les féruques, les trèfles et les sainfoins. Le soleil, crevé, se vide comme un œuf dans le dessous de la terre, et c'est la nuit. Alors — mais seulement, si nous sommes sages — nous marchons posément vers les fontaines dans l'ombre profonde de la nuit.

l'arbre et écouter les troupeaux qui sortent regarder les chars qui abordent les routes pleines de poussière; nous attendrons un petit moment puis, tout d'un coup, nous entendrons la vie tumultueuse des vallées et des prairies où le soleil vient à peine d'entrer.

Ainsi doucement, de l'aube du matin et de la matinée à midi, doucement. La lumière qui monte dans l'arbre au-dessus de la terre arrondit le jour sous sa main dorée. Tout est harmonieux et juste comme les grains dans un galet roulé tout le long du fleuve.

Midi. Puis les longues heures un peu cruelles qui penchent vers la nuit. Et elles sont d'abord éclatantes de soleil et sonores, mais, comme les jeunes Ephésiennes qui descendaient de la colline à la source de la vallée et qui d'abord dansaient sur le chemin plein de soleil et balançaient leurs hanches rondes, puis, dès que l'ombre du val où elles plongeait atteignait leurs pieds, elles devenaient de danse plus calme et elles entraient dans l'ombre jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, jusqu'aux seins, jusqu'à la tête; les cheveux surnageaient, puis plus rien, et à ce moment-là, elles marchaient posément vers les fontaines dans l'ombre profonde du vallon. Ainsi les heures de l'après-midi.

Le soir. Tous les arbres de l'Ouest sont en bataille contre le soleil et on les voit s'étirer, hausser leurs feuillages comme un bouclier et cacher la lumière. Un peu de jour suinte entre les feuilles comme si le bouclier était fait de mille peaux de petites bêtes et que les coutures soient en train de craquer parce que l'arbre guerrier essayait d'étouffer les soubresauts de l'astre. Mais dans cette lutte les arbres de l'Ouest ne gagnent jamais. Voici le soleil libre. On le voit entre les troncs. Alors, l'herbe qui est dessous les arbres entame la lutte avec ses mille lances et peu à peu c'est elle qui gagne, elle doit percer

~~son poème donne la même impression de nuit-
lation, condamné qu'il est à partager le panneau
où s'étale le médiocrité sentimentale d'André
Chérid et où, dès lors, il n'y a plus place pour
« ses ailes de géant ».~~ Non que Baudelaire, « sem-
blable au prince des nuées », soit ici « exilé sur le
sol au milieu des huées ». Mais cette promiscuité,
aggravée par le fait qu'il se trouve utilisé comme
caution de la misère poétique des Charlotte
Delbo, Charles Le Goffic, André Frénaud,
Arlette Humbert-Laroche... agglutinés sur le
même quai de métro, lui est aussi fatale. Car
le voilà empêché, semblable à l'albatros, de
trouver l'espace de son envergure et, du coup,
contraint tels ces « vastes oiseaux de mer » de
laisser « piteusement leurs grandes ailes blan-
ches / Comme des avions traîner à côté d'eux ».

Quand enfin le slogan retenu pour promouvoir
cette entreprise de la poésie dans le métro est
« la rime dans la rame », notre époque de
connaissances n'a rien à envier à la vulgarité et
à la bassesse des moqueries que suscitait, pri-
sonnier des marins, le « voyageur ailé » de Bau-
delaire.

Lui, qui savait déjà à quoi s'en tenir, remar-
quait : « Si un poète demandait à l'État le droit
d'avoir quelques bourgeois dans son écurie, on
serait fort étonné, tandis que si un bourgeois
demandait du poète rôti, on le trouverait tout
naturel. » Voilà qui est fait.

Aussi ne faut-il pas être surpris que le mot
galvauder, dont le sens premier est « compromet-
tre par un mauvais usage », soit tombé en désué-
tude comme bien des mots qui pourraient nous
servir à décrire ce qui s'entend de part et
d'autre. Signifiant à la fois *avilir*, *deshonorer*, *gas-
piller*, *perdre*, *abaisser*, *dégrader*, il nous serait d'un
grand secours pour représenter le but véritable
de ces opérations sur la poésie, comme les maga-
sins Sonia Rykiel, afin de s'illustrer dans
l'immonde « Printemps des poètes », mis en
branle par des demi-soldes de cette politique
culturelle, nous en auront donné un exemple. À
faire voisiner sur le sol de leurs étalages des poè-
mes de Pablo Neruda et d'André Breton, ils
exhibent l'obscénité culturelle d'aujourd'hui,
qui n'est pas de recourir à la poésie pour vendre
des petits pull-overs à deux mille francs, mais
bien plutôt de faire coexister, sous prétexte
d'exaltation de la femme, ce qui fut réel élan
lyrique de la part de Breton avec la contrefaçon
esthétique à laquelle aura constamment recouru
Neruda pour camoufler les implications policiè-
res de sa servilité stalinienne.

→ Le secret de cette réussite est de bannir tout
point de vue critique, de suspendre tout juge-
ment. Comme si au sein d'une époque qui a pour
seule ambition de « positiver », la fonction de la
poésie était essentiellement d'en « rajouter » au

↑ ↑ ↑ ↑ ↑

Δ. LE BRUN, DU TROP DE RÉALITÉ

→ sens le plus trivial du terme, pour prévenir la moindre manifestation du négatif.

→ C'est sur l'injonction : « Tous à vos plumes ! » qu'en 1999 les instigateurs du deuxième « Concours de poésie RATP avec la complicité (sic) de *Télérama* » invitaient chacun à « se laisser porter par la poésie », non sans préciser que le jury était présidé par Pierre Perret. « Ça va mieux en lisant » était d'ailleurs l'intitulé d'une « Soirée *Télérama* placée sous la bonne étoile de la poésie : rencontre avec des poètes, lectures et conversations... ». Mais comme le progrès culturel est encore plus difficile à arrêter que l'autre, le même journal titrait « Alors en route vers la constellation des petits hommes-vers⁵⁴ », qui ne croyait pas si bien dire en nous présentant, tirés du « cercle des poètes méconnus », « le lyrique du quotidien » : un « brillant essayiste, fringant professeur et inlassable voyageur », et encore « un rimeur bien arrimé » qui « aime l'aventure mais taille le vers en chaussons, bercé par le ronron du frigo, sur la table de la cuisine ». Quant au négatif, il eût été inutile d'en chercher la moindre trace, il n'a jamais eu aucune existence au pays des « petits hommes-vers ».

Il faudrait avoir bien mauvais esprit pour penser à l'amour et à « ses noirs enchantements » qui hantent Baudelaire. À la trappe, le « Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire » dont parle Apollinaire. Jamais plus, le corps qui fascine Rimbaud quand

« tout ce corps remue et tend sa croupe / Belle hideusement d'un ulcère à l'anus ».

De toute façon, la poésie, ce n'est pas cela du tout. La RATP, France Télévision, La Cinquième, Arte, Radio France, Skyrock, *Le Monde*, Eurostar et quelques penseurs de la haute culture, sponsors sous la houlette de Jack Lang du premier « Printemps de la poésie », nous le disent dans le dossier de presse de cette « manifestation d'ampleur nationale » qui a pour but de « promouvoir la poésie sous toutes ses formes et sur tous les supports contemporains, afin de mettre en pleine lumière le nouvel élan d'une poésie heureuse, enthousiaste, inventive* dont le rap, les récitals de textes lus, les scénarii de films sont aujourd'hui emblématiques ».

Faut-il rappeler que les totalitarismes du XX^e siècle se sont tous signalés par un même goût invétéré pour une culture rayonnante de bonheur ? Staline et Hitler étaient de joyeux drilles en matière culturelle et il n'est pas jusqu'à Tito qui, à la fin de sa vie, n'ait condamné tout ce qui lui paraissait trop sombre, pour promouvoir sinon ordonner une littérature et une musique « roses ». Certes, les poètes ont changé, la poésie est devenue le produit d'un marché qui nous oblige à tout moment d'ingurgiter dans le ruisseau, dans le métro, dans les gares, dans les supermarchés, qui

* C'est moi qui souligne.

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

4 février 2014

Atelier de transmission : Barbara J. et Pierre G. proposent de s'attarder sur deux de leurs scènes dans l'Acte IV. D'abord la scène 2, entre Lady Macduff et Ross puis entre celle-ci et son fils. Gong : "Une chambre dans le château de Macduff". Il s'agit de préciser les intentions des personnages. Lady Macduff, abandonnée par son traître de mari a besoin d'un homme. Elle se presse contre Ross, cherche à le charmer, le séduire. Lui, traître comme tous au royaume d'Ecosse, la repousse et se défend... L'enfant arrive, interrompt l'échange, sa mère s'énerve et le gifle. Humilié, il est hors de lui : y'en a marre de payer les pots cassés. Une tempête éclate entre la mère et le fils dont il s'agit de trouver la sincérité ; ne pas « faire comme » l'enfant, caricaturer ce que pourrait être celui-ci mais juste s'indigner avec justesse. On passe ensuite à la scène 3 qui oppose Macduff et Malcolm. Les participants se répartissent entre les deux personnages : 3 pour Malcolm, 3 pour Macbeth. Le dialogue a lieu et chacune des répliques est

reprise à la suite par les 3 personnes chargées du personnage : chaque réplique est donc reprise trois fois, en allant crescendo en intensité. Il s'agit de faire monter la tension que ce soit du côté de la colère, de la rage, ou bien de la raillerie, de l'ironie. Ainsi on essaie de voir jusqu'où l'on peut faire aller la haine entre les deux personnages et à quel degré de colère cet échange entre eux pourrait s'inscrire.

Répétition : On commence à préparer le story board pour *Othello* qui sera affiché dans le hall (parce que oui, quand-même, il va venir !) : il s'agit d'intituler chaque scène, de définir où elle a lieu et quels sont les personnages qui y figurent. Les acteurs retraversent ensuite tout le texte de *Macbeth* histoire de se le remettre en bouche et en mémoire puis chacun se prépare pour la représentation du soir.

Représentation : 68 personnes

Chronique du hall :

Classe de lycéens en perspective. Le théâtre a été prévenu. Et eux aussi : ils arrivent tôt pour avoir des places à l'intérieur du dispositif scénique. Dans le hall, ils s'installent par groupe et discutent en mangeant leur sandwich. Peut-être occupé par cette entreprise primordiale – manger – ou tout à leur conversation, ils ne s'intéressent pas au journal.

Chronique du public :

A l'intérieur de la salle, ce sont toujours des lycéens, ils se sont installés par petits groupes et – certes plus bas - ils continuent à discuter. Heureusement, pour les comédiens, ils ne mangent plus de sandwiches.

Un peu déconcertés par le type de théâtre qui leur est proposé, parfois, ils ne savent pas comment réagir. Macbeth écarte un groupe de jeunes filles à longs cheveux lisses, assises au-dessus de la trappe sous laquelle se trouve la terre qu'il creuse avant de s'y étendre. Elles décalent leur chaise pour les reposer juste au bord de cette trape-tombe, mais restent de dos à celle-ci, donc dos à l'action. Par contre elles sont de face au reste du public et obstruent quelque peu la vision de ce que fait Macbeth. Rougissant d'être au centre des regards, elles jettent, de temps en temps un coup d'œil embarrassé à ce qu'il se passe derrière elle. Mais n'osent pas bouger davantage : s'asseoir dans l'autre sens ? s'écarter de la fosse ?

Chronique de la représentation :

« Ca va être un Macbeth différent, ce soir » annonçait un des comédiens, averti de la constitution particulière du public de ce mardi dont les réactions induisent une différence notoire avec le public ordinaire. Peut-être cela a-t-il participé aux perturbations de rythme qui apparaissent dans le spectacle de ce soir ? Ce constat se confirme : le premier acte est sensiblement plus lent que les autres et le public se réveille à partir de l'annonce du meurtre « horreur, horreur ». Toutefois, le dynamisme peine davantage qu'à l'accoutumé à se réinstaller. Cependant, les rôles secondaires s'affirment et prennent davantage de consistance.

Manon Castellano et Capucine Berthon

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et de la Région Rhône Alpes.

Illustrations (par ordre d'apparition) : Leon Davent, le christ aux limbes / Photo : Ilya Varlamov, zyalt.livejournal.com / Pieter Brueghel, la chute du magicien Hermogène / Frans Floris, La chute des anges rebelles (pages centrales) / Photo : AP / Pierre-Paul Rubens, La chute des damnés



HOW GOES THE WORLD?